

Alexandre Dumas père

Le Vicomte de Bragelonne

Tome III

Le Vicomte de Bragelonne

[Pages de titre](#)

[naïade ni dryade](#)

[jésuites](#)

[Chapitre CXXXV : L'orage](#)

[Chapitre CXXXVI : La pluie](#)

[Chapitre CXXXVII : Tobie](#)

[Madame](#)

[Chapitre CXXXIX : La loterie](#)

[Chapitre CXL : Malaga](#)

[de Planchet](#)

[d'Artagnan](#)

[la cour](#)

[Chapitre CLII : Le combat](#)

[Chapitre CLIV : Après souper](#)

[Chapitre CLVI : L'affût](#)

[Chapitre CLVII : Le médecin](#)

[avait raison](#)

[deux cordes à son arc](#)

[royaume de France](#)

[Chapitre CLXI : Le voyage](#)

[Chapitre CLXIV : Désespoir](#)

[Chapitre CLXV : La fuite](#)

[minuit](#)

[Chapitre CLXVIII : Chaillot](#)

[Chapitre CLXIX : Chez Madame](#)

[de La Vallière](#)

[percer les escaliers](#)

[flambeaux](#)

[Chapitre CLXXV : Le portrait](#)

[conseil de Malicorne](#)

[avec l'autre](#)

[Mazarin](#)

[Colbert](#)
[Bragelonne](#)
[interrogations](#)
[et le portrait](#)
[Page de copyright](#)

Le Vicomte de Bragelonne,

Tome III.

Alexandre Dumas père

2

Chapitre CXXXII : Psychologie royale

Le roi entra dans ses appartements d'un pas rapide.

Peut-être Louis XIV marchait-il si vite pour ne pas chanceler. Il laissait derrière lui comme la trace d'un deuil mystérieux.

Cette gaieté, que chacun avait remarquée dans son attitude à son arrivée, et dont chacun s'était réjoui, nul ne l'avait peut-être approfondie dans son véritable sens ; mais ce départ si orageux, ce visage si bouleversé, chacun le comprit, ou du moins le crut comprendre facilement.

La légèreté de Madame, ses plaisanteries un peu rudes pour un

caractère ombrageux, et surtout pour un
caractère de roi ;
l'assimilation trop familière, sans doute, de
ce roi à un homme
ordinaire ; voilà les raisons que l'assemblée
donna du départ
précipité et inattendu de Louis XIV.

Madame, plus clairvoyante d'ailleurs, n'y
vit cependant point
d'abord autre chose. C'était assez pour elle d'avoir
rendu quelque
petite torture d'amour-
propre à celui qui, oubliant si promptement
des engagements contractés, semblait avoir pris à t
âche de dédaigner
sans cause les plus nobles et les plus illustres conq
uêtes.

Il n'était pas sans une certaine importance pour
Madame, dans la
situation où se trouvaient les choses, de faire voir a
u roi la différence
qu'il y avait à aimer en haut lieu ou à courir l'amou
rette comme un
cadet de province.

Avec ces grandes amours, sentant leur
loyauté et leur toute
puissance, ayant en quelque sorte leur étiquette et
leur ostentation, un
roi, non seulement ne dérogeait point, mais encore
trouvait repos,

3

sécurité, mystère et respect général.

Dans l'abaissement des vulgaires amours,
au contraire, il
rencontrait, même chez les plus humbles
sujets, la gloire et le

sarcasme ; il perdait son caractère
d'infaillible et d'inviolable.

Descendu dans la région des petites misères humaines, il en subissait
les pauvres orages.

En un mot, faire du roi-
dieu un simple mortel en le touchant au
cœur, ou plutôt même au visage, comme le dernier
de ses sujets,
c'était porter un coup terrible à l'orgueil de ce sang
généreux : on
captivait Louis plus encore par l'amour-
propre que par l'amour.
Madame avait sagement calculé sa vengeance ; aussi, comme on l'a
vu, s'était-elle vengée.

Qu'on n'aille pas croire cependant que Madame
eût les passions
terribles des héroïnes du Moyen Âge et qu'elle vît les
choses sous
leur aspect sombre ; Madame, au contraire,
jeune, gracieuse,
spirituelle, coquette, amoureuse, plutôt de fantaisie,
d'imagination ou
d'ambition que de cœur ; Madame, au
contraire, inaugurerait cette
époque de plaisirs faciles et passagers qui signala
les cent vingt ans
qui s'écoulèrent entre la moitié du XVIIe siècle et les
trois quarts du
XVIIIe.

Madame voyait donc, ou plutôt croyait voir les choses
sous leur
véritable aspect ; elle savait que le roi, son auguste
beaufrère, avait

ri le premier de l'humble La Vallière, et que, selon ses habitudes, il n'était pas probable qu'il adorât jamais la personne dont il avait pu rire, ne fût-ce qu'un instant.

D'ailleurs, l'amourpropre n'était-il pas là, ce démon souffleur qui joue un si grand rôle dans cette comédie dramatique qu'on appelle la vie d'une femme ; l'amourpropre ne disait-il point tout haut, tout bas, à demivoix, sur tous les tons possibles, qu'elle ne pouvait véritablement, elle, princesse, jeune, belle, riche, être comparée à la pauvre La Vallière, aussi jeune qu'elle, c'est vrai, mais bien moins jolie, mais tout à fait pauvre ? Et que cela n'étonne point de la part de Madame ; on le sait, les plus grands caractères sont ceux qui se flattent le plus dans la comparaison qu'ils font d'eux aux autres, des autres à eux.

4

Peut-être demanderont-ils ce que voulait Madame avec cette attaque si savamment combinée ? Pourquoi tant de forces déployées, s'il ne s'agissait de débusquer sérieusement le roi d'un cœur tout neuf dans lequel il comptait se loger ! Madame avait-elle donc besoin de donner une pareille importance à La Vallière, si elle ne redoutait pas La Vallière ?

Non, Madame ne redoutait pas La Vallière, au point de vue où un historien qui sait les choses voit l'avenir, ou plutôt le passé ; Madame n'était point un prophète ou une sibylle ; Madame ne pouvait pas plus qu'un autre lire dans ce terrible et fatal livre de l'avenir qui garde en ses plus secrètes pages les plus sérieux événements.

Non, Madame voulait purement et simplement punir le roi de lui avoir fait une cachotterie toute féminine ; elle voulait lui prouver clairement que s'il usait de ce genre d'armes offensives, elle, femme d'esprit et de race, trouverait certainement dans l'arsenal de son imagination des armes défensives à l'épreuve même des coups d'un roi.

Et d'ailleurs, elle voulait lui prouver que, dans ces sortes de guerre, il n'y a plus de rois, ou tout au moins que les rois, combattant pour leur propre compte comme des hommes ordinaires, peuvent voir leur couronne tomber au premier choc ; qu'enfin, s'il avait espéré être adoré tout d'abord, de confiance, à son seul aspect, par toutes les femmes de sa cour, c'était une prétention humaine, téméraire, insultante pour certaines plus haut placées que les autres,

et que la leçon, tombant à propos sur cette tête royale, trop haute et trop fière, serait efficace.

Voilà certainement quelles étaient les réflexions de Madame à l'égard du roi.

L'événement restait en dehors.

Ainsi, l'on voit qu'elle avait agi sur l'esprit de ses filles d'honneur et avait préparé dans tous ses détails la comédie qui venait de se jouer.

Le roi en fut tout étourdi. Depuis qu'il avait échappé à M. de Mazarin, il se voyait pour la première fois traité en homme.

Une pareille sévérité, de la part de ses sujets, lui eût fourni matière

5

à résistance. Les pouvoirs croissent dans la lutte.

Mais s'attaquer à des femmes, être attaqué par elles, avoir été joué par de petites provinciales arrivées de Blois tout exprès pour cela, c'était le comble du déshonneur pour un jeune roi plein de la vanité que lui inspiraient à la fois et ses avantages personnels et son pouvoir royal.

Rien à faire, ni reproches, ni exil, ni même bouderies.

Bouder, c'eût été avouer qu'on avait été touché, comme Hamlet, par une arme démouchetée, l'arme du ridicule.

Bouder des femmes ! quelle humiliation ! surtout quand ces

femmes ont le rire pour vengeance.

Oh ! si, au lieu d'en laisser toute la responsabilité à des femmes, quelque courtisan se fût mêlé à cette intrigue, avec quelle joie Louis

XIV eût saisi cette occasion d'utiliser la Bastille !

Mais là encore la colère royale s'arrêtait, repoussée par le raisonnement.

Avoir une armée, des prisons, une puissance presque divine, et mettre cette toute-puissance au service d'une misérable rancune, c'était indigne, non seulement d'un roi, mais même d'un homme.

Il s'agissait donc purement et simplement de dévorer en silence cet affront et d'afficher sur son visage la même mansuétude, la même urbanité.

Il s'agissait de traiter Madame en amie. En amie !... Et pourquoi pas ?

Ou Madame était l'instigatrice de l'événement, ou l'événement l'avait trouvée passive.

Si elle avait été l'instigatrice, c'était bien hardi à elle, mais enfin n'était-ce pas son rôle naturel ?

Qui l'avait été chercher dans le plus doux moment de la lune conjugale pour lui parler un langage amoureux ? Qui avait osé calculer les chances de l'adultère, bien plus de l'inceste ? Qui,

retranché derrière son omnipotence royale, avait dit à cette jeune femme : « Ne craignez rien, aimez le roi de France, il est audessus de tous, et un geste de son bras armé du sceptre vous protégera contre tous, même contre vos remords ? »

6

Donc, la jeune femme avait obéi à cette parole royale, avait cédé à cette voix corruptrice, et maintenant qu'elle avait fait le sacrifice moral de son honneur, elle se voyait payée de ce sacrifice par une infidélité d'autant plus humiliante qu'elle avait pour cause une femme bien inférieure à celle qui avait d'abord cru être aimée.

Ainsi, Madame eûtelle été l'instigatrice de la vengeance, Madame eût eu raison.

Si, au contraire, elle était passive dans tout cet événement, quel sujet avait le roi de lui en vouloir ? ou plutôt pouvait-elle arrêter l'essor de quelques langues provinciales ? devait-elle, par un excès de zèle mal entendu, réprimer, au risque de l'envenimer, l'impertinence de ces trois petites filles ?

Tous ces raisonnements étaient autant de piqûres sensibles à l'orgueil du roi ; mais, quand il avait bien repassé tous ces griefs dans son esprit, Louis XIV s'étonnait, réflexions faites, c'est-à-dire après

la plaie pansée, de sentir d'autres douleurs sourdes
, insupportables,
inconnues.

Et voilà ce qu'il n'osait s'avouer à lui-
même, c'est que ces
lancinantes atteintes avaient leur siège au cœur.

Et, en effet, il faut bien que l'historien
l'avoue aux lecteurs,

comme le roi se l'avouait à lui-
même : il s'était laissé chatouiller le

cœur par cette naïve déclaration de La
Vallière ; il avait cru à

l'amour pur, à de l'amour pour l'homme, à de l'amo
ur dépouillé de

tout intérêt ; et son âme, plus jeune et surtout plus
naïve qu'il ne le

supposait, avait bondi au-

devant de cette autre âme qui venait de se
révéler à lui par ses aspirations.

La chose la moins ordinaire dans
l'histoire si complexe de

l'amour, c'est la double inoculation de l'amour dans
deux cœurs :

pas plus de simultanéité que d'égalité ; l'un aime p
resque toujours

avant l'autre, comme l'un finit presque
toujours d'aimer après

l'autre. Aussi le courant électrique s'établit-
il en raison de l'intensité

de la première passion qui s'allume.

Plus Mlle de La Vallière avait montré d'amour, pl
us le roi en avait

ressenti.

Et voilà justement ce qui étonnait le roi.

Car il lui était bien démontré qu'aucun courant sympathique n'avait pu entraîner son cœur, puisque cet aveu n'était pas de l'amour, puisque cet aveu n'était qu'une insulte faite à l'homme et au roi, puisque enfin c'était, et le mot surtout brûlait comme un fer rouge, puisque enfin c'était une mystification.

Ainsi cette petite fille à laquelle, à la rigueur, on pouvait tout refuser, beauté, naissance, esprit, ainsi cette petite fille, choisie par Madame elle-même en raison de son humilité, avait non seulement provoqué le roi, mais encore dédaigné le roi, c'est-à-dire un homme qui, comme un sultan d'Asie, n'avait qu'à chercher des yeux, qu'à étendre la main, qu'à laisser tomber le mouchoir.

Et, depuis la veille, il avait été préoccupé de cette petite fille au point de ne penser qu'à elle, de ne rêver que d'elle ; depuis la veille, son imagination s'était amusée à parer son image de tous les charmes qu'elle n'avait point ; il avait enfin, lui que tant d'affaires réclamaient, que tant de femmes appelaient, il avait, depuis la veille, consacré toutes les minutes de sa vie, tous les battements de son cœur, à cette unique rêverie.

En vérité, c'était trop ou trop peu.

Et l'indignation du roi lui faisant oublier toutes choses, et entre autres que de Saint-Aignan était là, l'indignation du roi s'exhalait dans les plus violentes imprécations.

Il est vrai que Saint-Aignan était tapi dans un coin, et de ce coin regardait passer la tempête.

Son désappointement à lui paraissait misérable à côté de la colère royale.

Il comparait à son petit amour-propre l'immense orgueil de ce roi offensé, et, connaissant le cœur des rois en général et celui des puissants en particulier, il se demandait si bientôt ce poids de fureur, suspendu jusqu'à présent sur le vide, ne finirait point par tomber sur lui, par cela même que d'autres étaient coupables et lui innocent.

En effet, tout à coup le roi s'arrêta dans sa marche immodérée, et, fixant sur de Saint-Aignan un regard courroucé.

— Et toi, de Saint-Aignan ? s'écria-t-il.

De Saint-Aignan fit un mouvement qui signifiait :

8

— Eh bien ! Sire ?

— Oui, tu as été aussi sot que moi, n'est-ce pas ?

— Sire, balbutia de Saint-Aignan.

— Tu t'es laissé prendre à cette grossière plaisanterie.

— Sire, dit de Saint-

Aignan, dont le frisson commençait à secouer les membres, que Votre Majesté ne se mette point en colère : les

femmes, elle le sait, sont des créatures imparfaites
créées pour le
mal ; donc, leur demander le bien c'est
exiger d'elles la chose
impossible.

Le roi, qui avait un profond respect de
lui-même, et qui
commençait à prendre sur ses passions cette puis-
sance qu'il conserva
sur elles toute sa vie, le roi sentit qu'il se déconsid-
érait à montrer tant
d'ardeur pour un si mince objet.

— Non, dit-il vivement, non, tu te trompes, Saint-
Aignan, je ne
me mets pas en colère ; j'admire seulement que no-
us ayons été joués
avec tant d'adresse et d'audace par ces deux petite-
s filles. J'admire
surtout que, pouvant nous instruire, nous ayons fai-
t la folie de nous
en rapporter à notre propre cœur.

— Oh ! le cœur, Sire, le cœur, c'est un
organe qu'il faut
absolument réduire à ses fonctions
physiques, mais qu'il faut
destituer de toutes fonctions morales. J'avoue,
quant à moi, que,
lorsque j'ai vu le cœur de Votre Majesté si fort préoc-
cupé de cette
petite...

— Préoccupé, moi ? mon cœur préoccupé ? Mon
esprit, peut-être ;
mais quant à mon cœur... il était...

Louis s'aperçut, cette fois encore, que pour couv-
rir un vide, il en
allait découvrir un autre.

— Au reste, ajoutat-il, je n'ai rien à reprocher à cette enfant. Je savais qu'elle en aimait un autre.

— Le vicomte de Bragelonne, oui. J'en avais prévenu Votre Majesté.

— Sans doute. Mais tu n'étais pas le premier. Le comte de La Fère m'avait demandé la main de Mlle de La Vallière pour son fils. Eh bien ! à son retour d'Angleterre, je les marierai puisqu'ils s'aiment.

9

— En vérité, je reconnais là toute la générosité du roi.

— Tiens, Saint-Aignan, crois-moi, ne nous occupons plus de ces sortes de choses, dit Louis.

— Oui, digérons l'affront, Sire, dit le courtisan résigné.

— Au reste, ce sera chose facile, fit le roi en modulant un soupir.

— Et pour commencer, moi... dit Saint-Aignan.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je vais faire quelque bonne épigramme sur le trio.

J'appellerai cela : Naiade et Dryade ; cela fera plaisir à Madame.

— Fais, Saint-

Aignan, fais, murmura le roi. Tu me liras tes vers,

cela me distraira. Ah ! n'importe, n'importe, Saint-Aignan, ajouta le roi comme un homme qui respire avec peine, le coup demande une

force surhumaine pour être dignement soutenu.

Et, comme le roi achevait ainsi en se donnant les
airs de la plus
angélique patience, un des valets de service vint gr
atter à la porte de
la chambre.

De SaintAignan s'écarta par respect.

— Entrez, fit le roi.

Le valet entrebâilla la porte.

— Que veuton ? demanda Louis.

Le valet montra une lettre pliée en forme de tria
ngle.

— Pour Sa Majesté, ditil.

— De quelle part ?

— Je l'ignore ; il a été remis par un des officiers
de service.

Le roi fit signe, le valet apporta le billet.

Le roi s'approcha des bougies, ouvrit le billet, lu
t la signature et
laissa échapper un cri.

Saint-

Aignan était assez respectueux pour ne pas rega
rder ; mais,
sans regarder, il voyait et entendait.

Il accourut.

Le roi, d'un geste, congédia le valet.

— Oh ! mon Dieu ! fit le roi en lisant.

— Votre Majesté se trouvetelle indisposée ?
demanda Saint

Aignan les bras étendus.

— Non, non, SaintAignan ; lis !

10

Et il lui passa le billet.

Les yeux de Saint-

Aignan se portèrent à la signature.

— La Vallière ! s'écriatil. Oh ! Sire !

— Lis ! lis !

Et SaintAignan lut :

« Sire, pardonnez-

moi mon importunité, pardonnezmoi surtout le défaut de formalités qui accompagne cette lettre ; un billet me semble plus pressé et plus pressant qu'une dépêche ; je m'en permets donc d'adresser un billet à Votre Majesté.

Je rentre chez moi brisée de douleur et de fatigue, Sire, et j'implore de Votre Majesté la faveur d'une audience dans laquelle je pourrai dire la vérité à mon roi.

Signé : Louise de La Vallière. »

— Eh bien ? demanda le roi en reprenant la lettre des mains de

Saint Aignan tout étourdi de ce qu'il venait de lire.

— Eh bien ? répéta SaintAignan.

— Que pensestu de cela ?

— Je ne sais trop.

— Mais enfin ?

— Sire, la petite aura entendu gronder la foudre, et elle aura eu

peur.

— Peur de quoi ? demanda noblement Louis.

— Dame ! que voulez-

vous, Sire ! Votre Majesté a mille raisons d'en vouloir à l'auteur ou aux auteurs d'une si méchante plaisanterie, et la mémoire de Votre Majesté, ouverte dans le mauvais sens, est une éternelle menace pour l'imprudente.

— SaintAignan, je ne vois pas comme vous.

— Le roi doit voir mieux que moi.

— Eh bien ! je vois dans ces lignes : de la douleur, de la contrainte, et maintenant surtout que je me rappelle certaines particularités de la scène qui s'est passée ce soir chez Madame...
Enfin...

Le roi s'arrêta sur ce sens suspendu.

— Enfin, reprit Saint-Aignan, Votre Majesté va donner audience, voilà ce qu'il y a de plus clair dans tout cela.

11

— Je ferai mieux, Saint-Aignan.

— Que ferez-vous, Sire ?

— Prends ton manteau.

— Mais, Sire...

— Tu sais où est la chambre des filles de Madame ?

— Certes.

— Tu sais un moyen d'y pénétrer ?

— Oh ! quant à cela, non.

— Mais enfin tu dois connaître quelqu'un par là ?

— En vérité, Votre Majesté est la source de toute bonne idée.

— Tu connais quelqu'un ?

— Oui.

— Qui connaistu ? Voyons.

— Je connais certain garçon qui est au mieux avec certaine fille.

— D'honneur ?

— Oui, d'honneur, Sire.

— Avec Tonnay-

Charente ? demanda Louis en riant.

— Non, malheureusement ; avec Montalais.

— Il s'appelle ?

— Malicorne.
— Bon ! Et tu peux compter sur lui ?
— Je le crois, Sire. Il doit bien avoir quelque clef
... Et s'il en a
une, comme je lui ai rendu service... il m'en fera part.
— C'est au mieux. Partons !
— Je suis aux ordres de Votre Majesté.
Le roi jeta son propre manteau sur les épaules de
SaintAignan et
lui demanda le sien. Puis tous deux gagnèrent le vestibule.

naiade ni dryade

De Saint-Aignan s'arrêta au pied de l'escalier qui conduisait aux entresols chez les filles d'honneur, au premier chez Madame. De là, par un valet qui passait, il fit prévenir Malicorne, qui était encore chez Monsieur.

Au bout de dix minutes, Malicorne arriva le nez au vent et flairant dans l'ombre.

Le roi se recula, gagnant la partie la plus obscure du vestibule.

Au contraire, de Saint-Aignan s'avança.

Mais, aux premiers mots par lesquels il formula son désir, Malicorne recula tout net.

— Oh ! oh ! dit-

il, vous me demandez à être introduit dans les chambres des filles d'honneur ?

— Oui.

— Vous comprenez que je ne puis faire une pareille chose sans savoir dans quel but vous la désirez.

— Malheureusement, cher monsieur

Malicorne, il m'est impossible de donner aucune explication ; il faut donc que vous vous fiez à moi comme un ami qui vous a tiré d'embarras hier et qui vous prie de l'en tirer aujourd'hui.

— Mais moi, monsieur, je vous disais ce que je voulais ; ce que je voulais, c'était ne point coucher à la belle étoile, et tout honnête homme peut avouer un pareil désir ; tandis que vous, vous n'avouez rien.

13

— Croyez, mon cher monsieur Malicorne, insista de Saint Aignan, que, s'il m'était permis de m'expliquer, je m'expliquerais.

— Alors, mon cher monsieur, impossible que je vous permette d'entrer chez Mlle de Montalais.

— Pourquoi ?

— Vous le savez mieux que personne, puisque vous m'avez pris sur un mur, faisant la cour à Mlle de Montalais ; or, ce serait complaisant à moi, vous en conviendrez, lui faisant la cour, de vous ouvrir la porte de sa chambre.

— Eh ! qui vous dit que ce soit pour elle que je vous demande la clef ?

— Pour qui donc alors ?

— Elle ne loge pas seule, ce me semble ?

— Non, sans doute.

— Elle loge avec Mlle de La Vallière ?

— Oui, mais vous n'avez pas plus affaire réellement à Mlle de La Vallière qu'à Mlle de Montalais, et il n'y a que deux hommes à qui je donnerais cette clef : c'est à M. de Bragelonne, s'il me priait de la lui

donner ; c'est au roi, s'il me l'ordonnait.

— Eh bien ! donnezmoi donc cette clef, monsieur, je vous l'ordonne, dit le roi en s'avançant hors de l'obscurité et en entrouvrant son manteau. Mlle de Montalais descendra près de vous, tandis que nous monterons près de Mlle de La Vallière : c'est, en effet, à elle seule que nous avons affaire.

— Le roi ! s'écria Malicorne en se courbant jusqu'aux genoux du roi.

— Oui, le roi, dit Louis en souriant, le roi qui vous sait aussi bon gré de votre résistance que de votre capitulation. Relevezvous, monsieur ; rendez nous le service que nous vous demandons.

— Sire, à vos ordres, dit Malicorne en montant l'escalier.

— Faites descendre Mlle de Montalais, dit le roi, et ne lui sonnez mot de ma visite.

Malicorne s'inclina en signe d'obéissance et continua de monter.

Mais le roi, par une vive réflexion, le suivit, et ce la avec une rapidité si grande, que, quoique Malicorne eût déjà la moitié des

14

escaliers d'avance, il arriva en même temps que lui à la chambre.

Il vit alors, par la porte demeurée entrouverte derrière Malicorne,

La Vallière toute renversée dans un
fauteuil, et à l'autre coin
Montalais, qui peignait ses cheveux, en robe de ch
ambre, debout
devant une grande glace et tout en parlementant a
vec Malicorne.

Le roi ouvrit brusquement la porte et entra.
Montalais poussa un cri au bruit que fit la porte,
et, reconnaissant
le roi, elle s'esquiva.

À cette vue, La Vallière, de son côté, se redressa
comme une
morte galvanisée et retomba sur son fauteuil.

Le roi s'avança lentement vers elle.
— Vous voulez une audience, mademoiselle,
lui dit-il avec
froideur, me voici prêt à vous entendre. Parlez.

De Saint-
Aignan, fidèle à son rôle de sourd, d'aveugle et d
e muet,
de Saint-
Aignan s'était placé, lui, dans une encoignure de p
orte, sur
un escabeau que le hasard lui avait procuré tout ex
près.

Abrité sous la tapisserie qui servait de
portière, adossé à la
muraille même, il écouta ainsi sans être vu, se rési
gnant au rôle de
bon chien de garde qui attend et qui veille
sans jamais gêner le
maître. La Vallière, frappée de terreur à l'aspect du
roi irrité, se leva
une seconde fois, et, demeurant dans une
posture humble et
suppliante :

— Sire, balbutiatelle, pardonnezmoi.

— Eh ! mademoiselle, que voulez-vous que je vous pardonne ?

demanda Louis XIV.

— Sire, j'ai commis une grande faute, plus qu'un
e grande faute,
un grand crime.

— Vous ?

— Sire, j'ai offensé Votre Majesté.

— Pas le moins du monde, répondit Louis XIV.

— Sire, je vous en supplie, ne gardez point visà-
vis de moi cette

terrible gravité qui décèle la colère bien légitime d
u roi. Je sens que

je vous ai offensé, Sire ; mais j'ai besoin de vous ex
pliquer comment

je ne vous ai point offensé de mon plein gré.

— Et d'abord, mademoiselle, dit le roi, en quoi
m'auriezvous

15

offensé ? Je ne le vois pas. Est-
ce par une plaisanterie de jeune fille,
plaisanterie fort innocente ? Vous vous êtes
raillée d'un jeune
homme crédule : c'est bien naturel ; toute autre fe
mme à votre place
eût fait ce que vous avez fait.

— Oh ! Votre Majesté m'écrase avec ces paroles.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, si la plaisanterie fût venue de moi,
elle n'eût pas été

innocente.

— Enfin, mademoiselle, reprit le roi, est-
ce là tout ce que vous
aviez à me dire en me demandant une audience ?

Et le roi fit presque un pas en arrière.

Alors La Vallière, avec une voix brève et entrecoupée, avec des yeux desséchés par le feu des larmes, fit à son tour un pas vers le roi.

— Votre Majesté a tout entendu ? dit-elle.

— Tout, quoi ?

— Tout ce qui a été dit par moi au chêne royal ?

— Je n'en ai pas perdu une seule parole, mademoiselle.

— Et Votre Majesté, lorsqu'elle m'eut entendue, a pu croire que j'avais abusé de sa crédulité.

— Oui, crédulité, c'est bien cela, vous avez dit le mot.

— Et Votre Majesté n'a pas soupçonné qu'une pauvre fille comme moi peut être forcée quelquefois de subir la volonté d'autrui ?

— Pardon, mais je ne comprendrai jamais que celle dont la volonté semblait s'exprimer si librement sous le chêne royal se laissât influencer à ce point par la volonté d'autrui.

— Oh ! mais la menace, Sire !

— La menace !... Qui vous menaçait ? qui osait vous menacer ?

— Ceux qui ont le droit de le faire, Sire.

— Je ne reconnais à personne le droit de menace dans mon royaume.

— Pardonnez-

moi, Sire, il y a près de Votre Majesté même des personnes assez haut placées pour avoir ou pour se croire le droit de

perdre une jeune fille sans avenir, sans fortune, et n'ayant que sa réputation.

16

— Et comment la perdre ?

— En lui faisant perdre cette réputation par une honteuse expulsion.

— Oh ! mademoiselle, dit le roi avec une amertume profonde, j'aime fort les gens qui se disculpent sans incriminer les autres.

— Sire !

— Oui, et il m'est pénible, je l'avoue, de voir qu'une justification facile, comme pourrait l'être la vôtre, se vienne compliquer devant moi d'un tissu de reproches et d'imputations.

— Auxquelles vous n'ajoutez pas foi alors ? s'écria La Vallière.

Le roi garda le silence.

— Oh ! dites-

le donc ! répéta La Vallière avec véhémence.

— Je regrette de vous l'avouer, répéta le roi en s'inclinant avec froideur.

— La jeune fille poussa une profonde exclamation, et, frappant ses mains l'une dans l'autre :

— Ainsi vous ne me croyez pas ? dit-elle.

Le roi ne répondit rien.

Les traits de La Vallière s'altérèrent à ce silence

.

— Ainsi vous supposez que moi, moi ! dit-elle, j'ai ourdi ce

ridicule, cet infâme complot de me jouer aussi imprudemment de

Votre Majesté ?

— Eh ! mon Dieu ! ce n'est ni ridicule ni infâme, dit le roi ; ce

n'est pas même un complot : c'est une raillerie plus ou moins plaisante, voilà tout.

— Oh ! murmura la jeune fille désespérée, le roi ne me croit pas, le roi ne veut pas me croire.

— Mais non, je ne veux pas vous croire.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Écoutez : quoi de plus naturel, en effet ? Le roi me suit, m'écoute, me guette ; le roi veut peut-être s'amuser à mes dépens, amusons-nous aux siens, et, comme le roi est un homme de cœur, prenonsle par le cœur.

La Vallière cacha sa tête dans ses mains en étouffant un sanglot.

Le roi continua impitoyablement ; il se vengeait sur la pauvre victime

17

de tout ce qu'il avait souffert.

— Supposons donc cette fable que je l'aime et que je l'aie distingué. Le roi est si naïf et si orgueilleux à la fois, qu'il me croira, et alors nous irons raconter cette naïveté du roi, et nous rirons.

— Oh ! s'écria La Vallière, penser cela, penser cela, c'est affreux !

— Et, poursuivit le roi, ce n'est pas tout : si ce prince orgueilleux vient à prendre au sérieux la plaisanterie, s'il a l'imprudence d'en témoigner publiquement quelque chose comme de la joie, eh bien ! devant toute la cour, le roi sera humilié ; or, ce sera, un jour, un récit charmant à faire à mon amant, une part de dot à apporter à mon mari, que cette aventure d'un roi joué par une malicieuse jeune fille.

— Sire ! s'écria La Vallière égarée, délirante, pas un mot de plus, je vous en supplie ; vous ne voyez donc pas que vous me tuez ?

— Oh ! raillerie, murmura le roi, qui commençait cependant à s'émouvoir.

La Vallière tomba à genoux, et cela si rudement, que ses genoux résonnèrent sur le parquet.

Puis, joignant les mains :

— Sire, ditelle, je préfère la honte à la trahison.

— Que faitesvous ? demanda le roi, mais sans faire un mouvement pour relever la jeune fille.

— Sire, quand je vous aurai sacrifié mon honneur et ma raison, vous croirez peut-être à ma loyauté. Le récit qui vous a été fait chez Madame et par Madame est un mensonge ; ce que j'ai dit sous le grand chêne...

— Eh bien ?

— Cela seulement, c'était la vérité.

— Mademoiselle ! s'écria le roi.

— Sire, s'écria La Vallière entraînée par la violence de ses sensations, Sire, dusséje mourir de honte à cette place où sont enracinés mes deux genoux, je vous le répéterai jusqu'à ce que la voix me manque : j'ai dit que je vous aimais... eh bien ! je vous aime !

— Vous ?

18

— Je vous aime, Sire, depuis le jour où je vous ai vu, depuis qu'à Blois, où je languissais, votre regard royal est tombé sur moi, lumineux et vivifiant ; je vous aime ! Sire. C'est un crime de lèse-majesté, je le sais, qu'une pauvre fille comme moi aime son roi et le lui dise. Punissezmoi de cette audace, méprisezmoi pour cette imprudence ; mais ne dites jamais, mais ne croyez jamais que je vous ai raillé, que je vous ai trahi. Je suis d'un sang fidèle à la royauté, Sire ; et j'aime... j'aime mon roi !... Oh ! je me meurs !

Et tout à coup, épuisée de force, de voix, d'haleine, elle tomba pliée en deux, pareille à cette fleur dont parle Virgile et qu'a touchée la faux du moissonneur.

Le roi, à ces mots, à cette véhémence supplique, n'avait gardé ni